chapitre 8 : Le Hors d'Oeuvre.

Je lus dans le livre :

"Notre Grand-Oeuvre est comme la préparation d'un splendide repas pour quelque noble personnage, et l'artiste se doit d'en être le plus habile des cuisiniers. C'est pourquoi, tu feras particulièrement attention à la préparation que les profanes appellent vainement "Hors d'Oeuvre" parce qu'ils la croient sottement hors sujet. Tu dois avoir en permanence en tête que tu prépares le banquet d'un grand Roi. Ne le contrarie donc pas par les entrées, et donne lui l'idée et l'envie de poursuivre son régal jusqu'au dessert. Après tout, c'est ton devoir et tout à ton honneur de le distraire sans faille jusqu'à la fin. Imagine donc et cherche toutes les voies qui te seront données pour mener à bien ce projet. N'oublie rien, car tout peut servir dans ce si difficile travail que l'on t'a confié. Pense d'abord et surtout, à élaborer habilement ce fameux Hors d'Oeuvre des Sages. Et dis toi bien, les applaudissements du Maître de ton Royaume à la fin du banquet ne seront jamais qu'une image des choses à venir : Les Noces de l'Agneau avec l'Eglise. Et ainsi, parfaite sera à terme ta joie d'avoir été prophète en ce pays que tu crois tien mais qui n'est qu'une terre étrangère."

Et le grand jour arriva. Le stage entamait sa première journée. Jour tant attendu et qui commençait si bien par une belle matinée au soleil radieux. Les campagnes que tu peux traverser en notre région, ce début janvier, ne ressemblent en rien aux longues et étouffantes migrations des vacances, parmi une multitude, et où tu ne prêtes pas forcément attention au paysage. Sois étonné donc si cette terre d'Occitanie te paraît verdoyante, et si l'air est frais ou seulement piquant, en ces temps, même, où tu crois l'hiver impitoyable ailleurs.

J'allais d'un train normal, presque seul sur une autoroute qui me révélait tout d'une nature dans une sorte de torpeur presque au réveil, comme si les forces de la vie végétale jouaient à cache-cache avec les hommes complices et les animaux en alerte déjà. Et d'ailleurs, cette année là, les amandiers fleurirent à la fin du mois, relayant ainsi les odorants mimosas. Le soleil, doré comme un pain sorti du four, essayait d'offrir sa

manne à tous les joyeux étudiants, lorsque je garai ma voiture dans le grand parking devant l'entrée.

Je m'en souviens comme si c'était d'hier. Mon coeur bondissait dans ma poitrine tel un jeune chevreau trop longtemps confiné, et qui découvre la joie simple de la vie dehors. Les sourires juvéniles et les rires clairs s'échangeaient, comme le doux souffle aérien précurseur du printemps passe de branche en branche. Je vis Lola et Ramon, de loin, entamer un hilarant dialogue. Je ne les connaissais pas encore, mais je reconnus de loin la plaquette bigarrée du stage O.K.I.M.M. sous leur bras, et ils se dirigeaient déjà vers l'Ecole. Ils étaient donc choisis tout comme moi. Je reconnus soudain Laurent, sérieux comme un gros enfant sage avec ses grosse lunettes rondes d'ingénieur, et que j'avais remarqué dans l'attente des présélections. Nous sortîmes en même temps de nos véhicules respectifs. Nous entrâmes confiants ensemble et franchîmes la porte de verre du bâtiment administratif.

Loin de l'entrée inondée de lumière, de dos, la petite taille de la timide Leïla montrait qu'elle attendait son tour devant le bureau du standard, où se trouvait la douce Madeleine, que j'appris à si bien connaître un peu plus tard. C'était elle la fameuse secrétaire-chef qui s'était présentée à moi spontanément à l'époque, avant les fêtes. Elle n'arrivait pas avec sa patience habituelle à se débarrasser de ce grand dadais raseur de Philippe qu'elle connaissait déjà. Je ne savais pas encore qu'il venait de sortir, vainqueur, d'un diplôme d'IUT l'année dernière, mais à le voir ainsi, je pouvais comprendre qu'il devait s'imposer un peu, beaucoup même, avec un côté un tantinet dragueur sur les bords. Je ne l'avais pas encore repéré, lui non plus. Je ne pouvais pas comprendre ce jour là qu'il était assez amoureux de la réservée Madeleine comme nous le fûmes tous d'ailleurs, les garçons, à un moment ou à un autre. Nous regardions ce tableau de loin, Laurent et moi, mi-amusés par la scène, mi-attirés autrement. On se fit quelques commentaires, gentils quand même, sur l'audacieux jeune volatile mâle qui faisait sa cour si mal et si bien, car Laurent le connaissait déjà un peu, l'ayant entrevu en tant que stagiaire dans la dernière boîte où il avait travaillé. Oui, cela peut paraître curieux, mais nous rompîmes très facilement la glace tous plus ou moins. En ce qui nous concernait tous les deux, peut-être nous nous reconnûmes alors, sans le savoir encore, en "vieux" briscards des raids de cabinets de Recrutement et de jungles d'Entreprises, que nous

étions. Oui, "vieux" pour l'âge moyen de l'ensemble de ce groupe qui se formait ce jour là. Et d'ailleurs, je reconnais que Laurent l'était un peu plus que moi, déjà au physique. Il me donna, durant tout le temps que je passai au stage, quelques très bons conseils dont je l'en remercie encore aujourd'hui.

On entendit soudain derrière nous un gloussement de jeunes oiselles dépitées de ne pas avoir su attirer l'attention sur elles. En nous retournant nous vîmes, pour la première fois, et hélas pas la dernière, ces deux volatiles encore tout tendres, de peau, non du reste. C'étaient Olga et Nicole surnommée plus tard par tous les garçons "Cocotte", non seulement pour les parfums outranciers qu'elle versait à flots sur sa large poitrine (du moins la voyait-elle ainsi), mais aussi pour tous les cancons infâmes qui circulèrent sur presque tous les stagiaires. Quant à Olga, c'était le surnom qu'on lui donna, mais que jamais personne n'osa lancer autrement que confidentiellement, elle ressemblait parfaitement, celle-ci, à une marionnette célèbre de télévision, dont le feuilleton contenait des animaux de tous bords. Le prénom de cette poupée était Olga, c'est sûr : le même cou long, les même longs cils, le même collier de perles. Si "Cocotte" était trop empêtrée pour se défendre à l'énoncé de son surnom, Olga avait, dans ce cas là, la méchanceté de ces dindes qui vous mordent la main à tout bout de champ. Après avoir entendu un compliment sur le bouton de mon veston qui se défaisait mollement, et sur les branches recollées au scotch des lunettes de Laurent, nous battîmes tous les deux prudemment retraite vers le standard. Pourquoi donc me venait en tête, à ce moment, la comptine d'enfants : "Quand trois poules vont aux champs, la première suit la seconde, la seconde suit la troisième ..." ? Mais je n'avais pas encore vu la chef de file de la "basse" cour. D'ailleurs, elle venait d'arriver, Carole, accompagné de l'élégant et sérieux Ernest, qui lui servit de portier. Ils débarquèrent là, comme un couple de jeunes aventuriers bien fringués, écumant soigneusement les salons chics de la Côte d'Azur. Je jurais un instant qu'ils se connaissaient. Mais non. Apparemment, ils devaient venir de la même ville au même moment (et pour ces deux derniers points, c'était vrai), réunis par un simple hasard du jour.

Carole était intelligente, très, bien cultivée, belle aussi, et elle le savait. Elle en profitait partout où elle passait pour tirer les ficelles amoureuses de tous ces mâles qu'elle prenait pour des pantins. En

l'Ecole, elle essaya lentement, mais méthodiquement, de tisser une toile pour attirer tout ce qui venait à elle. Lorsqu'elle ajusta un jour son tir pour cibler des gars bien plus âgés que nous, ce fut "Mazarin" le chef des études qui faillit tomber dans les mailles de ses projets. Ce qu'elle ne visait certes pas ! Ce fut sa seule véritable erreur de hausse, que je sus du moins. Mais cela me fit drôlement rire : "Tel est pris qui croyait prendre ..." Pour lors, elle paradait avec Ernest.

Lui, c'était le fils d'un célèbre médecin, et il pouvait parler de psychiatrie, apparemment en se référant aux souvenirs de la science de son père. Les effets d'une évidente désastreuse éducation négligente de celui-ci à son égard ne rendaient pas si complexe que ça le dépistage de ses mimiques. Le cas que j'avais sous les yeux arrive, quand le talent d'un adulte submerge de désespoir la supposée médiocrité du rejeton ne pouvant atteindre le modèle si haut placé. C'est ce qui ressortait de tout ce que pouvait me renvoyer, de gestes et d'attitudes, ce jeune cadre fringant devenu subitement loquace pour¹ passer un message pour valoriser sa personne. Mais médiocre, non. Je captai l'étincelle si vive qui sortit de son regard lorsqu'on² échangea quelques plaisanteries, ce matin là, je ne sais pas pourquoi, autour du jeu d'échecs.

Mais nous nous portions tous peu à peu devant le standard. Madeleine venait d'être débarrassée de son importun, lequel avait oublié un papier dans sa voiture. Mais ça pressait, derrière. Je fus poussé à bousculer un peu Leïla, toujours commise d'office devant la table depuis un moment. Elle s'énerva soudain, et me remit, un peu brusquement, physiquement à ma place, avec ses petits bras, et du haut de sa petite taille.

"Eh, fis-je, on se calme. Je n'ai rien fait moi ! Si c'est la cohue, ce n'est pas ma faute. Je n'ai jamais vu autant d'ardeur à vouloir travailler le matin !"

La plaisanterie la fit sourire. Bon, la glace était rompue là aussi. Tout le monde chahutait gaiement derrière moi. On attendait les papiers de la nécessaire inscription. Mais notre secrétaire-chef voulait toujours Philippe, elle. Celui-ci rentra en courant au moment même où Fred sortait

¹ loquace poue

² lorqu'on

d'une salle avec Pradal le psychologue, vraiment hilare ce matin. Voyant Philippe, qu'il connaissait aussi, le psychologue³ sortit la pipe de sa bouche pour la mettre en poche et, les bras en l'air, accueillit le nouveau venu avec sa facon de méridional, qu'il forçait quand même un peu, par jeu et convictions régionales. Et il leva les bras, tandis qu'il tonnait avec force accent consciemment appuyé :

"Té, le voilà celui-là ! Alors mon grand, tu reprends le turbin on dirait ? "

Et puis commença, entre les deux qui entretenaient, on le voyait, quasiment, des relations de grand et de petit frère, commença une tonitruante conversation dont seul le midi a le secret. Fred, plus petit, se tenait derrière le grand Pradal, un peu voûté, lui, par quelques malheureux vieux complexes. On voyait bien sa position de⁴ benjamin, de dernier né des garçons de la famille. En effet, Philippe et lui étaient de bons copains de promotion d'IUT d'Automatisme. Tandis qu'une mouvementée conversation, haute en couleurs, se tenait à deux et demi, le raffut monta jusqu'à l'étage. Alors sortit, d'un bureau au fond d'un couloir, Perdro le patron de la formation, affolé par le bruit. Il croyait à un quelconque esclandre⁵ avec coups et bousculades ! C'était marrant à voir, mais cela lui prit trop souvent au cours du stage, ce genre de paniques.

Bien vite le calme et l'espace respectueux⁶ se produisirent autour de lui, tandis que Pradal silencieux caressait, un peu gêné, le sommet de son crâne qu'il avait chauve par le haut. Avec les cheveux longs mais sombres et sa grande barbe, cela lui donnait un air marrant de Merlin des mers du sud de l'Europe. Perdro, voyant alors son erreur, improvisa un petit discours de bienvenue, sur un ton de papy qui ne réalise plus. Il parlait alors comme à des adolescents de quinze ans, non à des gars et des filles un peu plus âgés ! Quand Lola et Ramon poussèrent enfin la porte d'entrée, il leur adressa brièvement un regard d'habile gaveur de volaille découvrant d'un coup le furet dérangeant si souvent son poulailler à l'approche des fêtes. A l'instant même il revint de son erreur, et les invita, avec forces doux gestes et sourire commercial, à "se joindre au cercle". A leur façon de chercher à entrer discrètement, à un certain

³psychologue

⁴du

⁵exclandre

⁶respectueux

regard entre eux deux, je compris qu'ils venaient de se trouver. Le chef de la boutique présenta alors la secrétaire-chef, officiellement, à tous, dans son "show room" . Pendant tout son discours je vis Madeleine si subjuguée, tellement ligaturée ! Je sus à l'instant qu'elle était coincée là, et qu'elle ne pouvait faire autrement que de supporter les faiblesses ou erreurs de commandement du sieur Perdro, et son autoritarisme paniqué, surtout, crus-je. Mais une sorte de ricanement avec un soupçon de contentement malsain, suite à un compliment de l'homme, me fit douter de l'entière impuissance de la fille. Un doute s'insinua en moi : coucha-t-il un jour avec elle ? Si c'était le cas, il devait salement la faire chanter, et je souhaitai au fond de moi-même qu'il n'en fut pas ainsi. Mais devenais-je idiot ? Mon manque d'objectivité, et une espèce de sottise jalouse larvée que je ne me connaissais pas, me firent vraiment poser des questions sur l'ambiance ici. Je n'étais pas encore là depuis une journée, et, déjà, les murs exsudaient⁷ des "ondes" de nature sexuelle. Cela passait même partout entre nous.

Pradal, fin psychologue de par son métier, suggéra au "patron" de monter à l'étage "pour être plus à l'aise". Tout en suivant le mouvement derrière, Fred entama la discussion avec moi. Apparemment, la renommée de mes diplômes avait du traverser les tartarinades de Pradal jusqu'à lui. Soudain, au haut de l'escalier, quelque chose me frappa vraiment :

Comment se faisait-il avec tout ce monde là, (qui connaissait-il qui alors, à part cas d'exception ?), comment se faisait-il qu'on s'entendait déjà mieux que bien ? Pourquoi les liens se tissaient-ils si facilement ?

Était-ce à cause du généreux soleil matinal ? ou bien était-ce parce que tous ces gens, contents de retrouver une nouvelle activité, se voulaient ici avec moins de retenue que d'habitude ? Je voyais déjà les petits groupes se nouer. Nul doute que dès la fin de la semaine le "grand groupe" ronflerait comme un poêle, avec, de temps en temps, des étincelles déjà entrevues. Je traînais le pas, toujours dans mes pensées. Vraiment, si je croyais en la réincarnation j'aurais pu attribuer à cette théorie ce phénomène d'une manière évidente. Diable, pensai-je, malgré ses bouffonneries, Pradal devait-être bougrement fort dans le choix des candidats ! Mais cela n'expliquait pas tout, je le sentais. A l'instant se présenta un vieux monsieur à blouse grise à la façon de l'ancien temps, et

⁷exudaient

la cigarette au papier maïs tout jaune. Fred, apparemment un habitué de la maison, me présenta le père Murdreau, le technicien de laboratoire. Puis ils discutèrent en aparté. Tout en m'éclipsant vers notre salle de cours, j'entendis le mot "pendule".

Presque tout le monde était entré. Je choisis au hasard une des chaises d'une table en très classique vernissé-bois-blanc. La salle était grande, claire, au style habituel des universités françaises. Mais le tableau était vert, à craie, preuve de l'ancienneté relative du bâtiment par rapport au splendide IUT pimpant neuf, d'en face. Cela faisait une coupure trop nette (une transition aurait été la bienvenue), quelque peu alarmante même. Les quelques stagiaires que je n'avais pas encore vu, étaient déjà là, bien avant l'arrivée de notre groupe, et attendaient tout en se parlant de la suite éventuelle des événements.

Maintenant le groupe était complet : quinze, donc. et les derniers arrivés s'assirent. Mais je me trompais. En faisant un tour d'horizon, je remarquai que Fred manquait encore, et il n'y avait plus de tables ou de chaises libres destinées au stagiaire distrait, en grande conversation plus loin. Il y en avait exactement quatorze. J'étais en retrait, presque au fond (je n'aimais pas cette place, mais "on" m'y avait obligé). Après la séance du jeu de mots, je souhaitais éviter le regard de Perdro. Mais il fut à l'aise, comme si de rien n'était. Il s'assit. Pradal était adossé, debout à la fenêtre, Madeleine contre le mur du fond, debout également. Malgré la variante, la disposition des personnes me rappelait quelque chose de parisien déjà vu. Enfin, avec un sourire, de ceux qui en disent long sur l'entourage des politiciens ecclésiastiques du Saint-Père à Rome, Mattizzi-Mazarin entra et s'adossa au mur, contre la porte d'entrée. Ainsi, je pouvais voir. En face : Perdro. A ma droite contre l'une de la série de grandes baies, la plus proche du bureau magistral : Pradal. A gauche près de la porte d'entrée ouverte : l'ineffable Mattizzi. Derrière se trouvait donc debout et dissimulée de par sa position : la secrétaire-chef.

La porte resta ouverte. Avec un air un peu paniqué, du genre annonceur d'ennuis personnels, de ceux qui arrivent toujours au dernier moment, signifiant : "Mais ou ai-je donc mis mon papier ?", Perdro jeta un regard interrogateur au responsable du côté de la porte. Celui-ci

acquiesça d'un signe de tête. Alors, dans un silence total, le "grand chef" démarra son topo.

Il commença avec les habituelles banalités sur le stage, les matières, la qualité des professeurs, des locaux... La Qualité, la Qualité, toujours la Qualité. Mais comme la qualité se paye, n'est-ce pas, comme chacun sait, il nous parla tout de suite après, de bourses de l'Etat de la Région, des difficultés de fonctionnement, du peu de moyens... Il parla aussi de notre sélection, et que nous devons nous investir sérieusement dans ce stage puisqu'on en avait humainement et intellectuellement les moyens. les Ressources, les Ressources, les Ressources... Mais comme chacun sait également qu'on ne donne jamais des perles à des cochons, il fallait alors faire attention au matériel, à respecter les lieux, les professeurs, l'administration. La Discipline sagement acceptée en adultes, la Discipline sagement acceptée en adultes, la Discipline sagement acceptée en adultes... Cependant les erreurs sont possibles, mais pas tout le temps, c'est pourquoi il était très très compréhensif, malgré la rigueur du règlement qui se faisait trop forte, parfois. Mais il ne fallait pas de défilé de rendez-vous en tête à tête avec lui. Alors il fallait élire des responsables (deux), comme ça la charte commune serait respectée. La Compréhension, la Compréhension, la Compréhension...

Bref, ce sabir là dura comme ça un moment. Je remarquais que son discours tentait de ressembler aux cours que donnent les sous-officiers aux bidasses pendant les classes, avec quelque chose, cependant⁸, de je ne sais quoi de faux, d'alarmant même. Peut être un quelconque sentiment diffus lié au renvoi des quatre idées forces du moment : la Qualité, les Ressources, la Discipline, la Compréhension. Renvoi certes, mais quoi ?

Et il poursuivit ainsi pendant un petit moment, lorsque soudain tout bascula, que le monde cybélien s'engouffra sans prévenir au milieu de nous, *sans pré-avenir*. Ce fut tel que l'invention de la poudre, mais sans Krakatoa, ça, c'était pour plus tard.

Au milieu de tout ça, c'est le moment que choisit ce pauvre Fred pour entrer. Perdro arrêta comme pour attendre sagement que le retardataire

⁸cpendant

rebelle, ou tout au moins impoli, s'asseye⁹. Mais, et peu l'avaient remarqué: *il n'y avait pas de siège pour lui*. Alors il erra, malheureux, pour trouver à s'asseoir, et tous le regardaient¹⁰, de Perdro, au plus jeune d'entre nous. Je croyais à une plaisanterie du genre bizutage, mais je changeai vite d'avis. Perdro l'apostropha avec une curieuse intonation qui faisait faux, comme une pièce jouée par de mauvais acteurs, un peu avec l'accent que prennent aussi les Marseillais quand ils font un niche à quelqu'un ou à un enfant. Cela faisait horriblement grinçant¹¹ ici.

"Et alors, monsieur Fred, vous ne voulez pas vous asseoir ? Vous avez perdu votre siège ? Qu'est-ce-qui-se-passe ?"

"Je, je ne sais pas ,M'sieur¹² !"

" Vous ne savez pas ? Ah ça alors !" et se tournant vers Mattizzi :

"Il ne sait pas ! Mattizzi, qu'est ce vous en pensez ?"

Le bon chef des études haussa les épaules, puis dit, négligemment accoudé au mur à l'entrée, sur le même ton apparemment patelin :

"Oh il peut encore chercher. Il n'a peut être pas bien vu ?"

Le silence était total. Fred commençait à paniquer, je le sentais. Un drame à couper au couteau commençait à emplir l'air de la pièce. Le jeune homme se mettait à arpenter fébrilement partout, à essayer de trouver un siège qu'il savait maintenant¹³ pourtant ne pas avoir. De temps en temps il regardait en bête traquée vers Perdro, là haut sur son bureau, qui avait un sinistre sourire, et dont le regard oscillait entre le pauvre jeune homme et la porte, le tout avec un faux air de "beau temps n'est ce pas ?". Ca sentait le théâtre grotesque, au point que je me demandai si Fred n'était pas complice et ne faisait pas du théâtre amateur. Car, si c'était vrai, il jouait fort bien la panique. Mais il était sincère. Je le vis au moment où il se mit à rougir jusqu'aux oreilles. (On ne peut pas simuler cela à moins d'être yogin). A ce moment là, en effet, Mattizzi, qui avait une série de feuilles d'inscriptions vierges en main, ou c'est ce qu'on

⁹ne s'asseille

¹⁰regardaient

¹¹grincant

¹²Ms'ieur

¹³maintenant

croyait y voir, posa lentement, très lentement, le paquet, en prit une qu'il commença à triturer, à rouler, puis à faire mine de déchirer. C'est ce qu'avait vu Fred.

"Monsieur Fred, reprit Perdro toujours sur le même ton patelin, voyons, asseyez vous, prenez vo-tre chaise !"

L'autre commençait à craquer et ne savait trop plus ce qu'il disait :

"C'est que, m'sieur, je suis arrivé en retard et je n'en ai plus!"

"Ah bon ! Ce n'est pas bien d'arriver en retard, vous le savez ! Hein, que vous le savez ?"

L'autre debout, s'approchant de plus en plus involontairement de la porte, hocha la tête, coupable, ne pouvant même plus parler, brisé d'émotion, tandis qu'on entendait le bruit sinistre du papier froissé. Tous le voyaient, personne ne pipait mot. L'ambiance était pesante au malaise à présent. Pradal regardait la lampe du plafond comme gêné d'apprendre que son "petit frère" faisait ainsi des bêtises. Mais, impitoyable, toujours avec ce ton grinçant, horrible, Perdro reprit :

"Et alors, qu'allez vous faire ? Un si beau stage, qui aurait pu vous donner tant de possibilités pour continuer votre vie professionnelle ? Vous y pensez, à ça ? Vous y pensez ? Mais qu'allez vous faire, hein ? Qu'allez vous faire ?"

Tous étaient concentrés sur le pauvre garçon. Il hésitait. Soudain on entendit un papier se déchirer d'un coup, non, de deux coups stridents. C'était Mattizzi qui passait à l'action. Madeleine, qu'on ne voyait pas, se mit alors à avoir une crise de nerf. Violente, bruyante. Elle se mit à pleurer. Cela surprit tout le monde. Evidemment, chacun sait, en psychologie, que les pleurs d'une femme font craquer tout homme. Moi même j'y fus sensible. Allait-elle supplier d'arrêter tout ça ? Non, tout en sanglotant elle dit :

"Fred, Fred, pourquoi tu as fait ça ? Pourquoi tu es trop négligent ? Qu'est qui va arriver maintenant, qu'est qui va arriver ?"

Le ton, dans la voix de Madeleine un je ne sais quoi, me fit brusquement reprendre conscience. Je compris soudain. C'était de la

comédie, du théâtre¹⁴ grotesque et dangereux. Un piège, un labyrinthe-test pour souris de laboratoire. Une initiation brutale et sauvage venue du fond de temps cruels et durs. Le pauvre Fred allait craquer, partir, sans demander son reste. Et tout ce cirque, dont le but était de le complexer salement ! Il ne s'apercevait pas de la machination, c'était certain ! Déglingué qu'il était par la fabrication de cet infernal psychisme qui suintait maintenant du plafond et des murs, il commençait à pleurnicher, mais il retenait encore de toutes ses forces les grandes cataractes nerveuses. S'il craquait, il était bon pour un déséquilibre psychique à soigner, peut-être en clinique, et pour un moment. En outre, tous ces gens ici présents ne se rendraient pas compte de la manipulation. Ils diraient simplement en rentrant¹⁵ chez eux : "Ils sont sévères là dedans !" avec force détails, comme des sortes d'anciens combattants parlant de l'expérience du feu, et cela passerait comme une lettre à la poste. Tandis que la fausse hystérique continuait à glapir, il fit un mouvement pour prendre la porte lentement. Il ne fallait pas que ça arrive. Et Pradal qui ne faisait rien !

Sans réfléchir, et parce que je ne voulais pas me rendre coupable d'une sorte d'assassinat psychologique qui ferait exemple de terreur dans le stage, je me levai courus le rattraper à la porte, le pris doucement par l'épaule. Je discutais doucement avec lui pour le rassurer, tandis que je l'amenaient peu à peu à ma place. Comme par hasard la pleurnicheuse s'arrêta et regarda¹⁶, comme tous les autres d'ailleurs : ça marchait de travers leur truc maintenant !

"Allons, personne ne te veut de mal, monsieur Perdro ne voulait que ton bien, et monsieur Mattizzi n'a pas fait de mal. Ce n'est rien, ce n'était qu'un papier blanc !"

Et je l'encourageais ainsi. Il s'accouda à ma table, se prenant dans les mains tout en reniflant. Personne ne bougeait. Pas un bruit. Je croyais que tout s'arrêterait peu ou prou à cette phase de ce jeu sinistre. C'était mal connaître ces gens ! Car soudain, la présence se refit plus intense d'un coup. Elle se précisa, et je sentis nettement alors son caractère qui était très maléfique. Tout le monde était à

¹⁴thétre

¹⁵rentant

¹⁶ragardait

nouveau angoissé, mais je ne regardais pas encore vers le bureau. J'entendis alors l'inférieure voix goguenarde de l'être qui habitait maintenant Perdro, car ce n'était plus lui, ce n'était pas possible, ce n'était plus lui qui parlait. Sa personnalité avait changé : plus grande, plus velue, plus sombre. Ce n'était plus l'homme falot¹⁷ que je connaissais, c'était un demi-dieu équivoque, une sorte de dieu féroce du mal, qui était assis maintenant devant le tableau. J'entendis ce qui était au loin devant me dire :

"Et vous monsieur Gilles de Sainte, qu'allez vous faire ? Vous n'avez plus rien !"

Cette voix, cette voix ! Je perdis soudain mon contrôle, comme englouti par une onde de peur qui se jeta depuis son bureau sur moi, tel un fauve invisible, mais puissant, lâché soudainement. J'avais l'impression d'être devant un tribunal révolutionnaire et je ressentis complètement, d'un coup, les angoisses de tous les persécutés qui passèrent devant tous les juges iniques des révolutions triomphantes de la terre. Alors je me mis à paniquer, à me lever, à tourner en rond pour trouver une chaise. C'était le silence. J'évitai de regarder dans les yeux de ce qui vivait sous le regard de Perdro. En l'évitant, je regardai involontairement partout, partout, comme le gibier qui cherche une issue impossible. Et alors je vis : Une poutre plate et solide, comme si des travaux de bricolage avaient cessé là soudainement, l'heure précédente. Elle se trouvait dans le coin gauche devant, juste à côté de Pradal. Je compris en un instant, protégé que je *devais-être* à ce moment là par le Ciel. Impressionné par la carrure du psychologue, je n'avais pas remarqué ce long bout de bois contre le mur. Pourtant on la voyait bien, cette planche, atroce jeu de mot, à présent sur la paroi ! Pas moyen de ne pas la remarquer, *sauf si on était fasciné*¹⁸ *par le psychologue*, si on cherchait quelque chose de lui et non de nous-mêmes, ce qui était le cas depuis le début pour nous tous. Le couloir central, pas très grand vers le fond, avait moins que la longueur de cette planche. Il suffisait de la mettre à plat dessus les deux chaises de part et d'autre du bord de l'allée, et cela faisait un fort bon siège, ma foi, pour gagner du temps. Ce que je fis, et m'assis dessus à ma nouvelle place les bras croisés défiant le monstre, devant. La tension baissa d'un coup. Il y eut comme un

¹⁷fallot

¹⁸faciné

grognement de lion déçu de perdre soudainement sa proie, mais cela ne s'entendait pas, cela se devinait. Il y eut juste après comme le vide soudain d'une présence qui s'en va d'une pièce, d'un coup. Puis, quand Pradal se mit à rire soudain de sa grosse voix marrante, tout se libéra. Le chef de l'Ecole redevint à l'instant lui-même, comme un hypnotisé après¹⁹ le claquement de doigt du magicien. Perdro un peu égaré se mit à sourire, puis à rire lui aussi, surtout quand le psychologue en vint à s'esclaffer²⁰ en tapant²¹ du poing sur sa table. Alors, ce fut l'éclat de rire général, et même l'emprunté Mattizzi se mit à être secoué de crises d'hilarité. Je regardai vers Fred. Il ressortit son visage de ses mains, et regardait les yeux rouges la salle, d'un air hagard comme un noyé soudain sorti de l'eau. Pradal²², en "grand frère", vint le secouer pour le ravigorer. Puis Madeleine vint enfin doucement le prendre, pour l'amener à Murdeau. Celui-ci lui donnerait un remontant tiré de son réduit à outils de bricolage²³, et lui ferait²⁴ prendre l'air. Personne n'osait encore bouger. Avant qu'il ne franchit la sortie, Perdro, avec sa voix normale, enfin complètement de nouveau lui-même, dit, très paternel, du ton de celui qui n'a pas la mémoire de ce qui vient de se passer :

"Eh, monsieur Fred, pas de blagues avec les jolies filles, revenez vite avec nous !"

Tout le monde rit encore, voulait rire encore. Mais tout le staff était gêné, je le sentais, très gêné même. Là dessus Pradal²⁵ proposa au "chef" de lever la séance, puisqu'il était presque l'heure de déjeuner, et que les émotions, ça creuse, etc ...

Monsieur le chef de l'Ecole, promoteur du stage O.K.I.M.M. acquiesça, et ce fut soudain l'inattendu, l'espéré depuis tant de longues et cruelles minutes, le remue ménage des fins de cours. C'était ce signal d'arrêt que j'attendais depuis un moment. Oh, fragile et silencieux toutefois, comme si l'on sortait de l'engourdissement somnifère d'un mauvais film de cinéma. Mais on revenait tout de même à des choses plus sensées. Ensuite

¹⁹ après

²⁰ s'exclaffer

²¹ tappant

²² Pradel

²³ bricolage

²⁴ fairait

²⁵ Pradel

Perdro bondit quasiment du siège professoral, un tantinet guilleret, lui, et lui seul d'ailleurs²⁶. Et, entraînant son staff à haute voix depuis la porte, sans doute pour remplir l'air d'autre chose que de ce lourd silence, nous fut signalée la fin de l'initiation au stage. Ils nous quittèrent ainsi, les trois responsables de cette formation qui commença sous de si "*belles augures matinales*". Nous nous retrouvâmes seuls entre jeunes. Le monde revenait au joyeux soleil de cette magnifique journée.

Me croirez vous peut-être, mais la première chose qu'on fit, a été d'ouvrir grand, grand, les fenêtres parce que cela sentait vraiment mauvais.

Evidemment, l'appétit de tout un chacun n'était pas si grand que ne le voulait l'optimisme de Pradal. Nous sortîmes tous les uns après les autres pourtant. Instinctivement nous voulions voir, ressentir la présence du soleil. Il était aux environs de midi, et il faisait une anormale douceur de printemps. Sans nous en apercevoir, nous étions tous debout occupant les allées du parking devant. C'était curieux, pensais-je par devers moi, tandis que Laurent et Emilie me pressaient de questions, c'est curieux cette réaction du groupe, comme si l'on fuyait instinctivement cette maison. De petits groupes pas très éloignés les uns les autres, comme pour se donner chaud dans un long hiver sans nuit, de petits groupes se formaient.

Ce n'était pas par hasard si Emilie et Laurent se trouvaient avec moi. Nous étions les trois seuls ingénieurs du groupe. Notre niveau d'études, notre expérience nous mettaient, de ce fait, un peu au dessus des autres. En ce jour là, en tout cas. Car les trois d'entre nous de vingt ans juste se débrouillèrent mieux que des gens de trente, en d'autres circonstances.

Emilie était piquante, révoltée. Je ne le sus que plus tard, elle cherchait la pointe, du bout de l'ombre, de tout, de tout ce qui pouvait ressembler à une croix gammée. C'était un peu sa manie, son angoisse.

"Des nazis, ce sont des nazis !" lança-t-elle révoltée. L'éclair de ses splendides yeux verts, à ce moment là, lui donnait l'air d'une éblouissante Minerve, déesse de la guerre, prête à défendre sa ville bien-aimée d'Athènes.

²⁶d'ailleurs

"Non, reprit Laurent le sage, ce n'est pas ça, ... Cela ressemble à autre chose, tout aussi pervers mais différent". Sa voix²⁷ était un peu sourde comme s'il était en train de faire, de son côté, tout le cheminement qui a été le mien. Mais il n'en dit rien. On voulait comprendre ce qui s'était passé. Je me gardais bien de dire quoi que ce soit pour ne pas interrompre cette partie féroce qui venait de s'entamer (sans quoi j'y aurais perdu plus que quelques plumes) si brusquement tout à l'heure et qui allait durer des mois. Le faire à cette heure aurait été catastrophique. Hélas, je ne le savais que trop ! Pourtant j'avais dû bien la perturber par mon intervention, cette fameuse partie de jeu, dès le début. J'en aurai des nouvelles, pensai-je un peu inquiet. Mais je me devais de sortir Fred de la catastrophe, même à ce prix ! Soudain, repensant à ce dernier, je quittai avec moult explication mes deux collègues, pour revenir au bâtiment.

Le standard était vide, comme les bureaux. L'heure du repas venait de sonner pour tous. Je montai à l'étage où je savais que le réduit du Père Murdeau²⁸ servait également d'infirmierie. La secrétaire-chef n'était plus là depuis longtemps. Mais ce qui me frappa le plus, c'était que, sur le lit pliant blanc d'usage habituel, et tandis que Fred était allongé, d'autres choses que la simple médecine se pratiquaient ici. Murdeau, les bras nus, manches retroussées, faisait des passes magnétiques sur la tête et le corps de Fred qui fermait les yeux, sans doute endormi. Philippe, au chevet du lit, assis sur un banc, se leva soudain furieux et tenta de m'éjecter de la pièce en me disant que je n'avais rien à faire là. Mais le père Murdeau me dit souriant :

"Ne craignez rien, je le soigne avec des moyens de rebouteux !"

J'avais au contraire tout à craindre, mais la féroce défense de l'autre me fit reculer :

"Tu t'occupe de rien. N'en parle à personne. Ce n'est pas un jeu tout ça ! Personne n'a besoin de savoir ce que monsieur Murdeau fait à Fred."

Eh diantre, je savais bien que ce n'était pas un jeu ! Je repartis sans pouvoir m'empêcher d'être un peu ironique :

²⁷voie

²⁸Murdeau

"Je n'ai rien vu, d'ailleurs il n'y a personne dans cette pièce !"

Je tournai les talons et redescendis pour retrouver mon groupe en bas, dehors. Au moment où je franchissais la porte de la sortie, un bureau s'ouvrit à gauche et je vis nos trois acolytes du staff et la secrétaire-chef sortir, encore en grande discussion animée. Pas moyen de les éviter.

"Ah, monsieur de Sainte Mère, fit Perdro, je voulais vous parler !"

Coincé me dis-je. Tandis que Mattizzi et Madeleine se retiraient, les deux autres se tenaient debout devant moi. Pradal comme à son habitude ne disait rien, mais il observait.

"Il faut que je vous dise mes félicitations pour tout à l'heure, et mes remerciements pour Fred. Il fallait bien sûr le garder, ce garçon qui a de si grandes qualités ! Vous pouviez le faire, et vous en aviez le droit. Vous l'avez fait : c'est bien. N'en parlez pas, mais nous avons voulu faire une dernière sélection à l'entrée. Ce stage est mon bijou personnel, vous comprenez ? J'y tiens comme à la prune de mes yeux. Mais l'an dernier il y a eu des accidents comme celui qui a failli arriver tout à l'heure, et pendant tout le stage. Je vous remercie d'être prudent."

Je n'en croyais pas mes oreilles. On passait l'éponge ! Bien sûr, je devais avoir une quelconque prérogative puisque j'étais censé²⁹ être ce que je n'étais pas. Mais le ton de l'ensemble me fit penser tout de même qu'on me regardait bien à la loupe, ma foi ! Il reprit après un temps mort.

"Ah, toutefois, à propos de prudence, pensez que la plupart des stagiaires auront oublié pratiquement tout ça, dès ce soir, en rentrant chez eux. Il serait imprudent de rappeler ces choses que vous avez vues et que vous connaissez bien. Comme nous d'ailleurs !"

J'étais convié à être très sage, pour mon bien. Je commençais à m'énerver un peu. Voyant cela, Pradal prit les devants :

"Bon, écoute. (il me tutoya soudainement) On va pas en faire un plat, de tout ça ! Passe tranquillement ton stage dans ton coin. après tu verras. Et à propos de plat, si on mangeait ?"

Perdro se retira opportunément, tandis que nous sortîmes.

²⁹sensé

Dehors il restait encore quelques membres de notre groupe.

"Tu vois, dit il, tout cela aura eu le mérite de commencer à bien souder tout le monde."

Avant que je ne lui réponde, les autres arrivaient et demandaient des explications. Tout le monde le connaissait bien, notre psychologue adoré ! Nous étions tous passés par lui dans la présélection. Et il était si affable, le brave homme, qu'on liait bien trop facilement avec lui. Après avoir tiré sur sa bouffarde, entrée quelque part dans sa grosse barbe, il lança hilare (comment pouvait il l'être en ce moment ?) :

"Doucement les enfants, vous aurez toutes les explications que vous désirez, mais après le repas. J'ai faim, moi !"

Et il se retira. Comme rien n'avait été prévu en tant que cantine, nous, le petit groupe qui restait, nous partîmes en ville pour manger. Un bon moyen pour faire connaissance. Gilles, mon homonyme, le petit tout renfermé de révolte intérieure et bloqué par une éducation incapable de lui donner la parole, se retira solitaire.

On se doute bien que tout le monde était là avant l'heure même ! Les gens étaient nerveux, se parlant peu, mais déjà faisant connaissance. Trop vite même, comme je l'ai dit. Au milieu des quasi-messes-basses et des regards inquiets, Bernard incliné sur sa chaise lisait ostensiblement son journal grand ouvert. C'était le plus vieux de la bande, technicien supérieur de quarante cinq ans aux lunettes de myopes, un peu grassouillet, le gilet en "v", et la cravate lamentablement originale. Curieusement, la planche avait disparu et une table supplémentaire avec sa chaise avait été posée à une place disponible près du fond.

Quand Philippe et Fred parurent ensemble, tout le monde fit comme si de rien n'était, comme si l'un quelconque d'entre nous venait d'entrer. On voit souvent ce genre de réactions après un malheur touchant nommément quelqu'un devant vous. On ignore. Ce n'est pas de la lâcheté. Non. Ce refoulement indique la volonté d'une attitude de "dos rond", d'exorcisme bien inutile, comme si, pactisant avec l'adversaire, le fait de vouloir ne pas voir ses exactions l'apaiserait d'une manière quelconque, et ainsi sa tyrannie ne passerait pas, pour le moins, sur vous. C'est un vieux réflexe de préhominien, se souvenant de l'attitude à tenir avec les fauves, les

prédateurs carnivores, près du point d'eau obligé dans la savane. Je n'avais pas compris ce mécanisme ancien de l'âme humaine. Je sus plus tard, bien plus tard, que cela arrive souvent aujourd'hui, entre "civilisés", lorsqu'on n'a pas appris, oh même pas à résoudre, mais seulement à poser le problème d'une menace neuve, rare, inconnue, parce que personne n'a jamais enseigné son existence même. Je ne l'avais pas compris, et cela me coûta fort cher plus tard.

Mais tout le monde était ici coincé par le chantage d'une place ou plutôt d'une espérance de place.

Quand le staff revint, nous ne vîmes que trois personnes : Perdro était absent, occupé à une quelconque tâche administrative.

Nous remplîmes les formalités administratives, et Madeleine ramassa les fameux imprimés conquis de si haute lutte. Puis Mattizzi nous déploya l'étendue du programme des cours. Intéressant et très complet. Je dois dire que la qualité des enseignants dans ce stage était vraiment au-dessus de la moyenne. Et moi qui ne comprenais jamais rien à la Comptabilité, c'est pourquoi je ne suis jamais rentré à l'ENA d'ailleurs, j'appris ici, et très facilement, tous les mystères du plan comptable et autres délices financiers qui font le délire enthousiaste des inspecteurs des impôts, ou autres compteurs de lingots de caves au trésor des banques et d'entreprises. Mais, chose curieuse, le planning n'allait pas au-delà de trois mois, soit des vacances de Pâques, alors que le stage durait jusqu'en fin août. Cependant les premiers cours commençaient dès le lendemain.

Quand, après la pause, les topos³⁰ reprirent, il ne restait plus que Pradal.

Bien doué professionnellement parlant, le garçon. Il commença à rendre l'ambiance plus détendue, puis à suggérer que la structure des lieux n'était pas tout à fait adéquate. (pourquoi n'avoir rien fait avant ?). Nous nous mîmes alors à placer les tables en rond, et à faire ainsi un grand vide devant le bureau, mais pas entre les tables. Chose étrange, depuis la porte jusqu'à l'espace entre la dernière fenêtre et le panier jette-papiers devant, il y avait exactement la place pour mettre quinze tables en "U" le long des murs. A croire que, soit la structure de la

³⁰ tapos

pièce, soit la taille des tables, soit le nombre de participants avait été bien prévu. Tout le monde aurait dit : le nombre de participants. Pas moi. Je savais que c'est le nombre limite pour bien "tenir" un groupe lorsqu'on enseigne, si on veut s'occuper réellement des individualités de chacun. Et d'autre part c'est le nombre exact de participants qu'il faut pour créer une nouvelle structure fille. Les sociétés initiatiques le savent bien.

Quoi qu'il en soit, Pradal passa son temps de cours à calmer les inquiets, à parler de la graphologie, à rassurer sur les tests qu'il avait conçus lui-même (ça, ça³¹ m'étonnait bien), puis, de fil en aiguille, à parler de la psychologie, de la psychanalyse. Sa voix était curieusement enjouée, et je me demandais amusé, s'il n'avait pas appris l'hypnose, dans son voyage au Népal, car tout le monde finissait par être captivé par son discours. Et il était brillant, très brillant même, et enjoué, le bougre ! Il était psychanalyste et aussi physicien. Ce qui est rare, enfin les deux en³² même temps. Et le reste de l'après midi coula très vite. Si bien que lorsque tout finit ce jour là, nous partîmes, toujours avec ce beau soleil, mais qui déclinait déjà, tandis que le froid du soir se faisait déjà sentir. Nous partîmes, pour beaucoup d'entre nous, avec l'impression³³ que, même s'il s'était passé quelque chose de vaguement inquiétant, tout était très bien, vraiment très très bien ce soir.

Cette ambiance s'estompait dans ma voiture au fur et à mesure que je m'approchais de Montpellier. Dès que entré dans la ville, je me rappelai alors subitement que j'avais quelques courses à faire. Des produits chimiques surtout. J'avais un petit labo que Gladys avait toléré dans sa maison, et je voulais faire quelques expériences. Mais je devais pour cela trouver les matières idoines. D'où mon grand retard quand je rentrai à la maison. Il faut dire que le parfum de l'air est si doux à Montpellier, bien différente du vent sauvage de la ville de mon stage. Gladys, la gentille et prévenante Gladys, venait de mettre la table. Pour la joie nouvelle de mon premier jour de travail, elle avait préparé un très bon repas. Elle tenait un plat en main quand j'entrai. Elle me dit :

"Tiens, tout est prêt, voici le hors d'oeuvre."

Ainsi finit ma première journée du stage O.K.I.M.M.

³¹ cà, cà

³² ne

³³ l'impression